

YVES PACCALET

L'Humanité
disparaîtra,
bon débarras!



ARTHAUD

Extrait de la publication

YVES PACCALET

L'Humanité disparaîtra, bon débarras !

Cet essai philosophique et d'humour noir, drôle et pessimiste, provocant et désespéré ne nous parle pas de fin du monde mais de l'extinction d'une espèce bête et méchante – la nôtre...

L'homme se croit tout, mais il n'est rien. Il a en lui « quelque chose d'un peu nazi ». Il prolifère et détruit les conditions mêmes de son existence sur la Terre, tout en rêvant qu'il se prépare un brillant avenir.

Collapsus de la biodiversité, mitage de la couche d'ozone, climat en délire, empoisonnement de l'air, de la terre et de l'eau, nouveaux virus, guerre nucléaire : l'*Homo sapiens* disparaîtra... L'épisode sera tragique et comique à la fois. « J'ai cru en l'humanité, écrit Yves Paccalet : je n'y crois plus... » Sept ans après la première publication de ce pamphlet qui fut un best-seller, l'auteur ajoute quelques pelletées de terre sur notre cercueil annoncé. Cette « Nouvelle édition revue et aggravée » s'imposait. Toujours plus impitoyable. Toujours plus hilarante...



Yves Paccalet né en 1945, en Savoie, philosophe et naturaliste, ancien élève de l'École normale supérieure et « bras droit » du commandant Cousteau, a écrit plus de quatre-vingts livres (essais, romans, récits de voyage, documentaires, etc.). Parmi les plus forts, Le Grand roman de la vie et un roman philosophique dans la manière de Voltaire : Les Deux mamelles du bonheur.

ARTHAUD

Extrait de la publication

L'Humanité disparaîtra,
bon débarras !

Nouvelle édition revue et aggravée

Yves Paccalet

L'Humanité disparaîtra,
bon débarras !

Nouvelle édition revue et aggravée

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2013
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0813-0442-0

Sommaire

Introduction. <i>Melancholia</i>	9
I. L'humanité Alzheimer	29
II. Dévorons nos bébés !	57
III. Quelque chose en nous d'un peu nazi... .	87
IV. Ah ! Dieu que la guerre est jolie... ..	117
V. Treize bonnes raisons pour une extinction	167
Conclusion. <i>Exit Homo sapiens</i>	235
<i>Bibliographie indicative</i>	259

Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ?

Victor HUGO

Les Contemplations, Melancholia

*Je déplore le sort de l'humanité d'être, pour ainsi dire,
en d'aussi mauvaises mains que les siennes.*

Julien OFFRAY DE LA METTRIE

Œuvres philosophiques

Introduction

Melancholia

Saint Augustin voulait « respirer Dieu ».
Je me borne à flairer l'humanité. Il se pourrait que
je sois contrarié par les perceptions de mon nez.
Victor Hugo récite *Melancholia* dans sa tombe.

*

J'ai cru en l'homme. Je n'y crois plus.
J'ai eu confiance en l'humanité : c'est terminé.
J'ai pensé, dit et écrit que mon espèce avait un
avenir. J'ai essayé de m'en convaincre. Mais je suis
sûr du contraire : l'humanité n'a nul destin. Ni len-
demain qui chante, ni surlendemain qui danse, ni
résurrection des morts, ni karma, ni réincarnation,
ni flammes de l'Enfer, ni cantiques au Paradis. Elle
n'est qu'un spasme de la matière ou un clin d'œil de
l'évolution. La poétesse Anna de Noailles la dirait
morte déjà, puisqu'elle doit mourir.

No future ! L'humanité est condamnée. Elle est
droguée, le regard égaré, le cerveau délavé, la pensée
déjantée. En addiction de consommation. Asservie à
ce qu'elle appelle la « croissance » ou le « progrès »,
et qui fera sa perte ; à moins qu'elle ne s'autodétruise

joyeusement dans une guerre nucléaire aussi définitive que magnifique à regarder.

Une ruine ! L'humanité est une ruine. Elle croule comme la tour de Babel, la Grande Muraille de Chine ou le bonhomme de neige au soleil du réchauffement climatique.

Une épave ! Notre espèce est une épave. Elle a de l'eau par-dessus la ligne de flottaison. Elle craque, se démembre et coule. « Ô que ma quille éclate, ô que j'aile à la mer ! », gémissait le *Bateau ivre* de Rimbaud. L'humanité ne veut rien savoir du désastre qu'elle provoque et qui la perd. L'équipage et les passagers ne se préoccupent que de charger davantage le navire, parce qu'ils imaginent que le bonheur gît dans le « toujours plus ». Toujours plus, certes : mais de trous dans la coque, de plomb dans les tripes, de fumées dans les poumons, de folie dans les neurones !

Je milite depuis plus de quarante ans pour la survie de ma lignée animale vaniteuse et imprudente. Mais le genre *Homo* refuse de croire aux calamités qu'il se prépare. Il ne supporte même pas qu'on évoque ces malheurs programmés.

*

Il fut un temps où la science de la maison (*oikos logos*) intriguait l'opinion. Elle était à la mode, sinon dans les actes, du moins dans les discours. Mais on a vu se succéder les conférences mondiales et les sommets de la dernière chance : Stockholm (1972), Nairobi (1982), Rio de Janeiro (1992), Johannesburg (2002),

Copenhague (2010), Rio+20 (2012)... La greffe n'a jamais pris : rejet sévère !

À Johannesburg, le président français Jacques Chirac a lancé : « La planète brûle et nous regardons ailleurs ! » ; puis il a croisé les bras et n'a plus vu les flammes. Son successeur, Nicolas Sarkozy, a organisé le Grenelle de l'environnement ; après quoi, il a rassuré les gros pollueurs : « L'environnement, ça commence à bien faire ! »

Lorsqu'on ne l'a pas jetée à la poubelle sans tri sélectif, l'écologie a été édulcorée, amputée, castrée, défigurée. Une coalition d'intérêts politiques et économiques l'a réduite à la portion congrue du « développement durable ». On l'a, par la sorcellerie du discours, transformée en peinture verte ; les Anglo-Saxons disent « *greenwashing* ». Aveuglé par « la » crise et submergé par les messages publicitaires, le consommateur ne désire même plus savoir que la science des relations entre les êtres vivants et leur milieu existe et qu'elle parle juste. La ménagère de moins de cinquante ans la juge désespérante ; le beauf affalé devant sa télé la méprise : tous les deux préfèrent croire au bobard électoral ou au miracle technique. Dans la bouche du politicien comme du citoyen, du chef d'entreprise comme du prolétaire, on n'entend plus que ces mots : « Les écolos, ça suffit ! Arrêtez de broyer du noir, racontez-nous des histoires édifiantes, dites-nous que nous sommes beaux, bons et durables ! Nous comprenons vos arguments (même si nous n'en tenions aucun compte) quand vous preniez la défense des baleines et des éléphants : mais cessez de prédire *notre* extinction ! Nous n'avons pas envie

d'entendre ces horreurs... Soyez positifs ! Donnez-nous notre rêve quotidien, grattez-nous le dos, chatouillez-nous le ventre, divertissez-nous ! »

Ô Pascal : le divertissement... L'art de remuer ses neurones pour ne pas voir l'essentiel...

Pour Pascal, l'essentiel était Dieu, mais Dieu est mort depuis le Grand Bang. Ce qui compte, ici et maintenant, c'est l'équilibre des écosystèmes de notre minuscule vaisseau spatial ; et la possibilité que notre espèce y poursuive son aventure singulière.

Je continue sans illusion mon combat pour la Terre et ses habitants, y compris les plus malins de la bande, je veux dire les idiots du village planétaire : les hommes. Je milite par devoir ou par habitude. Par réflexe conditionné, tel le boy-scout qui fait sa BA. De façon mécanique, comme le robot programmé à ne servir que son maître. Sans autre échappatoire (ô Beaumarchais !) que d'en rire pour ne pas avoir à en pleurer.

Je suis un musicien du *Titanic* en train de jouer *Plus près de toi, mon Dieu*, de l'eau glacée jusqu'aux chevilles. L'image est tragique et drôle à la fois. Parce que, par-dessus le marché, je joue faux.

*

Je suis un déçu de l'humanité, comme d'autres le sont du socialisme, du capitalisme ou du vin nouveau.

J'ai compris, depuis belle lurette, que le navire de notre espèce roule, tangué, gîte et s'emplit d'onde amère. Notre arche de Noé est plus proche des abysses

que du mont Ararat. La menace est imminente, la conclusion approche. On peut exprimer cette idée de maintes façons : la dernière goutte fera déborder le vase. Le nénuphar double chaque jour sa surface et colonise la moitié de l'étang : il aura tout étouffé demain. L'avion est en panne de carburant : peu importe, il n'a pas non plus de pilote. Notre bolide fonce vers l'abîme et nous louons notre vitesse prodigieuse – ce que nous appelons la « croissance » ou le « progrès »...

Chacune de ces métaphores est éculée, mais pertinente. Déroulons-en une autre : nous avons sauté du gratte-ciel. La descente se passe bien. Comme on dit dans le jargon des astronautes, « la trajectoire est nominale ».

À la façon des vrais pessimistes, j'ai appris à singer l'optimisme. Pendant plus de quatre décennies, j'ai dénoncé les dangers que nous courons, mais réservé une conclusion positive à mes discours. Je n'ai jamais nourri d'illusion sur le dénouement de la pièce, mais j'ai fait semblant. Il m'est même arrivé (c'est dire l'étendue de mon hypocrisie !) de vanter la sagesse des humains. Ce fut le cas en 1972, lors de la conférence de Stockholm qui donnait naissance au Programme des Nations unies pour l'environnement, et soulevait les questions du réchauffement climatique et de l'effondrement de la biodiversité. J'avais vingt-sept ans. Je rêvais que cette assemblée mondiale serait « fondatrice », qu'elle ouvrirait une ère d'harmonie entre les hommes et la biosphère. J'ai commis des livres, des articles, des émissions de radio ou de télévision dans lesquelles j'en appelais à notre solidarité

comme à notre intelligence. Descartes eût dit : à notre « bon sens », « la chose au monde la mieux partagée ».

Je me revendiquais cartésien, mais j'étais plus proche de l'*Éloge de la folie* d'Érasme. Je me mentais. Je simulais, tel un partenaire frustré mais courtois... Je pratiquais la discrimination positive des bonnes nouvelles : contre toute logique, et contre mon intime conviction, je proclamais qu'elles équilibraient les mauvaises. Et qu'elles finiraient par l'emporter, puisque nous n'avons d'autre solution que la raison raisonnante...

Je ne voulais pas désespérer Billancourt. Je rappelle aux jeunes générations que la commune de Boulogne-Billancourt accueillait, près de Paris, les usines automobiles Renault, la « forteresse ouvrière » de la France des années 1950-1960. En ce temps-là, le Parti communiste réunissait plus d'un quart des voix aux élections, et le travailleur attendait la Révolution prolétarienne comme le chrétien le Messie ; en plus rouge... Les camarades dirigeants du Comité central et les intellectuels compagnons de route qui rentraient d'Union soviétique, et qui avaient constaté les dégâts chez Staline ou Brejnev, professaient qu'il n'en fallait rien annoncer aux masses populaires, afin qu'elles continuent de rêver aux lendemains musiciens.

Je ne voulais pas désespérer le Billancourt des écologistes. (Écolos, mes frères, où sont vos masses populaires ? Et vos électeurs ?) Mais quel spectacle écoeurant ! Je voyais les bonnes résolutions de Stockholm se dissoudre dans les pollutions ou étouffer sous le béton. Je regardais le Programme des

Nations unies pour l'environnement s'effondrer, miné par les conflits de territoire et les calculs boursiers.

L'humanité tout entière se mit à ressembler à un cormoran englué dans le mazout d'une marée noire.

*

En 1982, la conférence de Nairobi échoua à cause de la guerre froide.

En 1992, une paralysie frappa celle de Rio de Janeiro. Dans la cité des Cariocas et des favelas, je vis pourtant le commandant Cousteau se faire acclamer par un parterre de chefs d'État (le Brésilien Fernando Collor, l'Américain George Bush père, le Français François Mitterrand, etc.) – et être rebaptisé « *Captain Planet* », « conscience de la biosphère » ou « grand timonier » (là, c'était déjà pris) par la presse des cinq continents. À la fin, aucun pays ne se rallia cependant au bonnet rouge du pacha de la *Calypso*. Les requins les plus dangereux n'étaient pas dans la mer : mais ça, je le savais depuis ma première plongée.

En 2002, on organisa chez Nelson Mandela le sommet de Johannesburg. On y parla « maison qui brûle » (Jacques Chirac), « développement durable » (tout le monde, *ad nauseam*), droits de l'homme, santé, énergie, climat, forêt, agriculture, biodiversité... On y vit surtout s'engager un concours olympique de promesses verbales et de résolutions sans suite. On y proposa des motions si vertueuses qu'un saint ne les eût pas risquées, ou si générales qu'elles

en devinrent stratosphériques. « Ne rien dire en vingt langues ! » : tel fut le mot d'ordre.

En 2010, on se réunit à Copenhague pour traiter du réchauffement climatique, dans la logique du projet de réduction des émissions de gaz à effet de serre signé en 1997 et plus connu sous le nom de « protocole de Kyoto ». Intox, mensonges et coups tordus... Les peuples, surtout ceux qui avaient déjà les pieds dans l'eau ou un désert à la place du champ de céréales, attendaient des engagements. Grâce à la puissance financière et médiatique des marchands de carbone, les « climato-sceptiques » (dont l'incarnation française fut Claude Allègre, spécialiste ès rectification de courbes de températures) réussirent à semer le doute. Les médias examinèrent avec soupçon les prévisions du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (le GIEC). L'opinion publique pensa : « Chic ! Rien ne presse... » Ce fut une aubaine pour les gouvernants, bien décidés à ne rien engager qui éraille la « compétitivité » de leur économie. À la fin, le sommet de Copenhague ressembla à *la Petite Sirène* du même port : une statue vide, et des écailles plein la queue !

En 2012, on convoqua Rio+20. Mais le ressort était cassé, l'encéphalogramme écologique plat. On ne vit personne au Brésil, excepté le nouveau président français, François Hollande, pendant dix minutes ; et les ONG les plus accros à la rédaction de pétitions inutiles ou à la consommation immodérée de guarana. Ainsi se termina cette « Conférence internationale sur le développement durable », dont le seul intitulé donnait envie de se pendre à une

branche du dernier acajou de la forêt amazonienne. Le sort de l'humanité ne dépendit ni des strings de Copacabana, ni des haillons des favelas, ni des bras en béton du Christ du Corcovado. On conclut la farce en affirmant qu'on connaissait désormais les décisions qu'il faudrait prendre d'urgence au prochain sommet de la Terre, en 2022. Où ça ? J'ai oublié.

Mais j'ai un lieu à proposer : l'Atlantide.

*

Durant les quarante années qui séparent ma jeunesse de mon âge mûr (je sais : mon âge devient blet ; je perds du muscle, je gagne du ventre, mon cœur bat comme une casserole du « Printemps érable » québécois ; une partie de mon cerveau appartient déjà à Mister Alzheimer ; s'il existait, le diable ne pourrait emporter de ma personne qu'une âme trouée comme une serpillière, et inintéressante à carboniser pour l'éternité) ; durant toutes ces années, disais-je, j'ai voulu me cramponner à mes espérances comme la moule ou l'arapède à leur rocher battu par la tempête.

Le pari pascalien de l'écologiste porte sur l'intelligence et la sociabilité de notre espèce, et sur le fait (écrivait Spinoza) qu'elle « tend à persévérer dans son être ». J'ai essayé de croire à l'utopie de la combinaison favorable entre le poids de notre matière grise et notre propension à vivre en tribu. Mon rêve ne fut pas déçu : il fut piétiné. Dévasté. Écrabouillé. Le Jean-Sol Partre de Boris Vian eût dit « néantisé ».

Nous ne sommes ni malins, ni bons. Nous sommes bêtes et méchants : merci, *Hara Kiri* !

1972-2012... De Stockholm à Rio+20, les grands-messes de l'environnement, les articles de journaux, les émissions de radio ou de télévision, les films, les sites Internet, les conférences et les travaux scientifiques, sans oublier l'émergence des Verts en politique, n'ont empêché ni les combines financières aux dépens du vivant, ni les coups de bourse contre la biosphère, ni le vol de terres aux plus pauvres, ni le détournement d'eau par les plus riches, ni le saccage des forêts, ni la surpêche, ni le pillage des matières premières, ni la razzia sur les hydrocarbures, ni le réchauffement climatique, ni l'extinction de milliers d'espèces végétales et animales. Les États voyous et les firmes scélérates ont volé et revendu la beauté de la planète. Leurs engagements « solennels » de bonne conduite se sont révélés plus boursouflés qu'une cargaison de pop-corn dans un camion du Middle West.

Partout où me conduisaient mes voyages sur la peau fragile de la Terre, je découvrais des raisons de me lamenter – non seulement sur la disparition de la vie sauvage, mais sur l'avenir de mon espèce. Je percevais, par chacun de mes neurones, à quel point les quatre éléments d'Empédocle étaient injuriés ; l'esprit de Gaïa bafoué, torturé, violé...

Nonobstant ces abominations, je n'avais pas envie de désertier la bataille. Moins j'entrevois les lendemains du genre humain, plus je répétais que celui-ci pouvait être sauvé. Plus je doutais du destin d'*Homo sapiens*, plus je m'escrimais à lui dénicher des

Stiglitz (Joseph), *Le Triomphe de la cupidité*, Actes Sud, Arles, 2011.

Tarrier (Michel), 2050, *Sauve qui peut la Terre*, Éditions du Temps, Nantes, 2007.

Vié (Jean-Christophe), *Le Jour où l'abeille disparaîtra...*, Arthaud, Paris, 2008.

Mise en page
PCA
44400 Rezé

N° d'édition : L.01EBNN000274.N001
Dépôt légal : mars 2013